

L'HISTOIRE DU BARON NISHI

Jérôme Hallier

Briller
pour les vivants

Roman



Flammarion

Jérôme Hallier
**Briller
pour les vivants**

Voici l'histoire vraie de Takeichi Nishi, dit le baron Nishi, né au début du xx^e siècle dans une famille traditionnelle. Champion d'équitation aux Jeux olympiques de 1932, sa trajectoire fantasque et tragique est le symbole d'un siècle tourmenté, de son enfance solitaire et violente, ses frasques à Hollywood, son amitié avec son cheval Uranus jusqu'à sa chute à Iwo Jima en 1945.

Comment rester un cavalier, un ami et un père dans un monde en feu, où les compagnons d'hier sont devenus les ennemis d'aujourd'hui ?

Briller pour les vivants nous plonge au cœur du Japon qui s'ouvre à la modernité, nous fait parcourir l'Europe à la recherche du cheval idéal, nous entraîne pour des virées nocturnes dans le Hollywood des années folles, à une époque où l'Histoire rattrape le plus libre des hommes.

Briller pour les vivants

Du même auteur

Les Portraits sonores du docteur Léon Azoulay, Flammarion|
Versilio, 2018.

(Publié sous le titre *La Geisha et le joueur de banjo* chez
J'ai Lu, 2019.)

Jérôme Hallier

Briller pour les vivants

roman

Flammarion

© Flammarion, 2020.
ISBN : 978-2-0815-0319-9

À Naboko

« Il semblait au bord de l'implosion, tant la retenue à laquelle il s'obligeait était terrible, porteuse, du fait de son incroyable indécision, des forces contraires qui rivalisaient en lui. »

Jack London, *Croc-Blanc*.

Mon corps m'abandonne, je le sens, il ne me reste plus que quelques heures à vivre. Avant de quitter ce siècle, je voudrais vous parler de l'ami que je vais suivre dans la mort.

Mieux que personne, je connaissais Takeichi Nishi.

Son existence fut courte. Il y a des étoiles qui ne brillent qu'un instant. Dans sa quête de succès, il a traversé les océans et les continents, visité les plus belles villes d'Europe et d'Amérique, rencontré les célébrités de son temps. Mais la guerre s'est abattue sur le monde et sur lui, ses amis sont devenus ses ennemis.

Voici des fragments de sa vie, ceux qu'il m'a racontés, et ceux que j'ai lus dans son âme, dans ses silences, dans ses colères et dans son impatience.

À Iwo Jima, dans la grotte, avant l'assaut final, les soldats japonais se confiaient leurs meilleurs souvenirs.

Le lieutenant-colonel Takeichi Nishi évoqua les Jeux olympiques. Un homme lui demanda : « Qu'as-tu fait de ta médaille ? » Il répondit qu'il l'avait perdue.

Nagoya, juillet 1902

Tokujirô Nishi attendait, un couffin vide posé près de lui.

Il avait longtemps cherché la maison de son ancienne maîtresse, s'était perdu dans les ruelles, avait demandé son chemin aux clients d'une échoppe de nouilles qui l'avaient considéré d'un air méfiant. Avec sa fine moustache et ses souliers cirés, ce n'était pas quelqu'un d'ici ; ils avaient haussé les épaules. Tokujirô avait erré une heure, était revenu plusieurs fois sur ses pas, avant de trouver la rue étroite et, finalement, tout au bout, la maisonnette cachée derrière des branches de bambous envahissantes, à côté d'un petit autel à l'abandon, couvert de mousse verte, où étaient déposées des boules de riz sur lesquelles s'affairaient des fourmis.

Devant l'entrée, il avait prononcé d'une voix forte :

— C'est moi. Je suis venu chercher l'enfant.

La porte avait coulissé, découvrant une jeune femme aux traits tirés. Tokujirô avait évité son regard, lui avait demandé comment elle se portait. Sans écouter la réponse, il avait ôté ses chaussures et était entré. Elle lui avait proposé du thé, il avait refusé en disant qu'il ne fallait pas s'éterniser. Il s'était assis et avait déposé le couffin qu'il avait avec lui. Peut-être pour retarder l'échéance, elle avait chuchoté :

— Il dort.

Il avait répondu :

— Montre-le-moi.

Pendant qu'il patientait, Tokujirô observait la pièce exigüe. Cette habitation sinistre était indigne du fils d'un baron. Il remarqua une araignée qui courait sur le tatami élimé. Après avoir atteint le bord de la natte brunie, elle s'engagea sur une poutre, grimpa en zigzaguant entre les traces d'usure et les griffures sur le bois, et s'enfuit par un trou dans la cloison de papier. La femme revint avec le bébé serré dans ses bras. Le petit garçon était calme et réveillé, les yeux fixés sur le cou blanc de sa mère. Tokujirô se leva, tendit les mains. La femme hésita de longues secondes, puis céda l'enfant.

Le bébé hurla.

Ce n'était pas de la détresse, c'était un cri de colère.

Le baron, décontenancé, s'empressa d'allonger son fils dans le couffin. Tandis que la jeune femme sanglotait, il boutonna sa veste et affirma que l'enfant

serait heureux à Tokyo. Avant de fermer la porte derrière lui et de disparaître avec le bébé, il lança :

— Il s'appellera Takeichi.

*

Le train arriva à Tokyo au début du soir. Le baron Tokujirô était soulagé de retrouver le quartier d'Azabu, ses rues élancées et ses belles maisons. Pendant le voyage, il avait pensé à son épouse. Depuis la mort de leurs deux jeunes fils, Tokujirô n'avait plus d'héritier. La baronne s'était donc résignée à accueillir l'enfant illégitime. Comment allait-elle réagir quand elle verrait le bébé pour la première fois ?

Au moment où il entra dans la demeure d'Azabu, une nourrice se précipita vers lui et emmena le nouveau-né. Tokujirô se dirigea vers le salon où sa femme jouait avec leur fille de quatre ans.

— Je suis rentré. Avec Takeichi. Veux-tu le voir ?

Tout en souriant à sa fille, elle répondit :

— C'est votre fils, pas le mien. Je le verrai demain.

Avec le temps, la baronne accepta la présence de Takeichi mais elle ne s'attachait pas à lui. Les rares fois où elle s'occupait de lui, jamais ses lèvres ne prononcèrent un mot tendre, jamais ses mains n'offrirent une caresse, jamais ses lèvres ne donnèrent un baiser.

*

La maison d'Azabu était de style occidental, avec un toit à quatre pans. Deux colonnes supportaient un balcon au-dessus de l'entrée et les murs étaient recouverts de planches horizontales peintes en blanc. De chaque côté des fenêtres se déployaient des volets à la couleur châtaigne, atténuée par les années et la lumière du soleil qui irriguait la façade en soirée. Une galerie se prolongeait jusque derrière la maison, où six poutres soutenaient la partie avancée de l'étage dont les fenêtres reprenaient la forme des portes coulissantes des maisons traditionnelles. Lors de la construction du bâtiment, le baron avait pris soin d'ajouter quelques éléments japonais, discrets, comme des vitres carrées rappelant les cloisons de papier. À l'intérieur, les pièces suivaient le modèle européen. Le salon avait une cheminée, une table en bois massif et de longs rideaux.

Le baron était absent, accaparé par la guerre russo-japonaise qui avait éclaté au début de l'année 1904. Le petit Takeichi prit l'habitude de gambader dans la maison sans que l'on fasse attention à lui. Il se faufilait entre les meubles et grimpait sans peur l'impressionnant escalier à la rampe rehaussée de bulbes *giboshi*.

Chaque semaine, la baronne accueillait ses voisins pour le thé. Elle demandait parfois à sa fille d'exécuter un pas de danse et se réjouissait des compliments

des convives. Pendant ce temps, Takeichi allait et venait dans l'indifférence. Si l'une des dames, l'apercevant, s'étonnait :

— Mais c'est le jeune baron !

La baronne s'indignait :

— Cet enfant n'en fait qu'à sa tête. Voyez comme sa sœur est sage comparée à lui.

*

À cinq ans, Takeichi, pour combler son ennui, s'intéressa à l'exploration du jardin. Il découvrit une colonie de fourmis qui vivaient au pied du muret au fond du parc. Il passait des heures à les observer, puis à les tuer, de mille manières possibles, surpris de voir qu'il suffisait d'effleurer l'une d'elles avec le bout du doigt pour qu'elle se recroqueville et se transforme en une minuscule boule inanimée. Il adorait aussi détruire les toiles d'araignées imprégnées de rosée, arracher les pattes des insectes et, quand venait l'été, s'attaquer aux cigales. Un jour, il décida d'en goûter une, la croqua à pleines dents, la trouva infecte et la recracha. De retour à la maison, il fanfaronna devant la baronne.

— Maman, j'ai mangé une cigale !

— Je te l'ai déjà dit, ne m'appelle pas « Maman ».

Plutôt que de s'asseoir dans un coin de la maison et de jouer, Takeichi bougeait constamment, se

promenait sans faire de bruit. Il semblait toujours à la recherche de quelque chose.

Un vendredi après-midi, un typhon secouait les branches des arbres du jardin. Dans le salon, Takeichi, en essayant d'attraper la queue du chat, fit chuter un vase. Le baron qui était dans son bureau se précipita à l'endroit du vacarme. Son fils se tenait, tête baissée, au milieu des éclats. L'objet cassé était un précieux souvenir de Chine. Furieux, il s'emporta :

— Qu'as-tu fait, imbécile !

Il asséna une claque à l'enfant.

Le garçon vacilla et frotta sa joue endolorie.

— Ça fait mal... ce n'est pas de ma faute. C'est à cause du chat.

— Impertinent !

Dans le dos du baron, la maisonnée entière – les trois domestiques, la baronne et sa fille – épiait la scène. Finalement, le garçon fut enfermé dans sa chambre.

En dépit de la surprise et de la peine infligées par la gifle paternelle, Takeichi avait remarqué, de manière inconsciente, qu'il n'avait pas seulement brisé un vase, mais aussi l'indifférence qui l'entourait habituellement. Pendant un court moment, il s'était senti au centre de l'attention. Il était donc possible d'exister aux yeux des autres.

*

Les élèves étaient alignés dans la cour de l'école élémentaire. En ce jour de l'anniversaire de l'empereur, les garçons en culotte courte attendaient, dans le vent froid de novembre qui piquait leurs genoux, la lecture du rescrit impérial. Takeichi dépassait d'une tête ses camarades de classe.

Le directeur de l'école monta sur l'estrade. C'était le célèbre comte Maresuke Nogi, vainqueur de Port-Arthur, connu pour sa fidélité sans faille à la famille impériale. Il n'apparaissait que lors des grandes occasions.

Il ouvrit avec soin le rouleau contenant les paroles de l'empereur, se courba longuement, et entama la lecture à voix haute :

« C'est par leur valeur et leurs vertus que mes ancêtres fondèrent cet empire. Depuis lors, la loyauté, la piété filiale et l'unité de notre peuple ont fait la prospérité, la gloire de ce pays, et sont devenues la base de sa constitution et de son éducation. »

Takeichi jetait discrètement des regards en direction de l'uniforme du directeur. Sa poitrine était couverte de médailles étincelantes.

« En vue de la prospérité et de la grandeur de l'empire, prenez toujours en main l'intérêt public, remplissez bien votre emploi, votre charge ; respectez la constitution, obéissez aux lois, et en cas de nécessité soyez prêts à vous sacrifier pour la nation. »

Takeichi connaissait ces mots par cœur à force de les répéter.

« Peuple élu du Japon, voilà le code moral que vous ont laissé mes aïeux. Unissez-vous à moi pour l'observer fidèlement. »

Le soir, le garçon questionna son père :

— Est-ce que les diplomates gagnent des médailles ?

— Non, les médailles sont pour les militaires.

— Alors je veux devenir militaire !

— Pas question. Tu seras diplomate, comme moi, et tu t'occuperas des affaires de la famille. Tu hériteras de mon titre et de ma fortune. Crois-moi, cela vaut toutes les médailles.

*

Pour ses neuf ans, Takeichi reçut une carabine à air comprimé. Il s'exerça d'abord sur le muret du jardin et fut sévèrement réprimandé par la baronne à cause des éclats sur les pierres. Il s'en alla tirer sur des cibles qu'il avait tracées à la craie sur le mur du voisin. Il finit par se faire attraper, il fut battu et le fusil fut confisqué.

Pour ses dix ans, on lui offrit un harmonica. Il pouvait s'en servir où il voulait, à condition que ce soit hors de la maison.

Au centre du quartier d'Azabu, se cachait, non loin d'un sanctuaire, à l'abri des arbres, la mare du gros crapaud. Selon les dires, un énorme batracien

aux yeux jaunes, l'*Ôgama*, vivait là, enfoui dans la vase, depuis les temps anciens. On lui prêtait le pouvoir surnaturel de stopper les incendies à l'aide de puissants jets de bave. Comparée à celle du jardin des Nishi où la pelouse était tondu à ras et les arbustes cisailés, la végétation autour de l'étang était sauvage et mystérieuse.

Un dimanche d'automne, après une ondée, Takeichi noua sur un bâton un fil où pendait un morceau de tissu rouge. Il pénétra dans le parc par un sentier. Au-dessus de lui, le feuillage des bambous formait une arche mouvante dans la lumière du ciel. Sur l'îlot au milieu de l'étang, les feuilles du cerisier rougeoiaient, pareilles à des flammes. Elles s'agrippaient aux branches, mais certaines, déjà, flottaient à la surface.

Takeichi s'assit sur le pont posé sur l'eau. Il lança le fil de sa canne à pêche. Des gerris glissaient entre les nénuphars et des carpes nageaient en soulevant le dépôt amoncelé au fond de la mare.

Il soufflotait dans son harmonica.

Une nouvelle ondée fit vaciller les feuilles et vint cribler l'étang.

— Qu'est-ce que tu veux attraper ?

Une fille de son âge scrutait le morceau de tissu au bout de la ligne. Le vent s'engouffra dans son ciré bleu, faisant virevolter sa capuche autour de ses joues roses.

— Ça ne te regarde pas.

Elle rit.

— Tu ne penses tout de même pas attraper le gros crapaud ?

— Et pourquoi pas ? répliqua-t-il, vexé.

— Laisse-le tranquille. Il y a deux choses qui nous protègent des incendies, l'Ôgama et la tour de guet.

Elle désigna la colonne en bois érigée au sommet de la colline d'Azabu, à proximité d'un pin solitaire.

— Tout en haut, on peut voir si un feu se déclare et donner l'alerte. Plutôt que de chasser le gros crapaud, pourquoi n'essaies-tu pas de grimper la tour et de sonner la cloche ?

— Tu es folle ! Je serais envoyé en prison.

— Je le savais, tu es un trouillard.

Elle quitta le pont et rejoignit la rive pour approcher son nez d'une grappe de glycines. La pluie reprit de plus belle, parsemant l'eau de cercles s'entrechoquant.

— Je m'appelle Takeko ! cria la fille avant de partir en courant.

Takeichi ne la regarda pas s'enfuir, il entendit seulement le clapotement de ses bottes en caoutchouc qui sautillaient de flaque en flaque. *Picha picha. Picha picha.* Des glycines se détachèrent et vinrent teinter de violet la surface d'un miroir dessiné sur le sol par la pluie.

*

À la fin de sa vie, le baron Tokujirô Nishi prit l'habitude de se promener derrière la maison, suivant

toujours le même chemin, passant entre deux palmiers, longeant le mur du fond. Un accident cérébral l'avait considérablement affaibli. Appuyé sur une canne, il traînait sa jambe paralysée qui, à force de passages, avait fini par laisser un sillon dans l'herbe du jardin. En mars 1912, pendant une de ses promenades, il s'approcha du muret et sourit à la vue des trous dans les pierres. D'un coup, il s'effondra, victime d'une attaque.

Pour les obsèques, ce fut un long défilé de personnalités dans la demeure d'Azabu. Des dirigeants du pays, des officiers et des ambassadeurs se succédaient pour allumer l'encens face au portrait du défunt. Le directeur de l'école, Maresuke Nogi, dit à Takeichi :

— Honore la mémoire de ton père. Sois comme lui un fidèle serviteur de sa Majesté l'Empereur.

Les visiteurs se dispersèrent peu à peu. Le dernier à quitter la maison fut le cousin Isaji dont le visage était toujours empreint d'une expression inquiète. Il s'adressa au garçon :

— À partir d'aujourd'hui, je suis ton tuteur. Tu devras m'obéir.

Le soir, derrière la maison vide, Takeichi marchait en suivant la trace laissée sur le gazon par la jambe du baron. Il errait avec tristesse, renonçant à l'espoir de recevoir un jour un signe d'affection ou un mot bienveillant de la part de son père.

Le 30 juillet de la même année, l'empereur trépassa. Une dizaine de jours plus tard, le directeur de l'école se suicida pour accompagner le souverain dans la mort. Takeichi fut très affecté car il vénérât l'un et admirait l'autre.

*

L'adolescent était un souci permanent pour le cousin Isaji. En classe, il s'opposait aux enseignants qui le châtiaient avec une tige en bambou. À la sortie des cours, il se battait avec les élèves des autres écoles, rentrant à la maison d'Azabu les vêtements déchirés, les joues et les poings éraflés. Le cousin Isaji l'inscrivit à des leçons de violon, espérant que la musique adoucira sa nature violente.

En se rendant chez son professeur, Takeichi pria le tireur de pousser de passer devant le palais impérial pour admirer la statue du samouraï Kusunoki sur son cheval. À l'école, on lui avait conté les exploits de ce loyal serviteur de l'empereur. Défait lors d'une fameuse bataille, six siècles auparavant, il s'était fendu le ventre, jurant qu'il renaîtrait sept fois pour exterminer les ennemis de la cour.

Un après-midi, alors qu'ils approchaient de la statue, le tireur de pousser marqua un temps d'arrêt pour éponger la sueur sur les rides profondes de son front. Voyant Takeichi scruter le cavalier de bronze, il lui dit :

— Kusunoki était un valeureux guerrier. Sur sa monture, il était invincible. On raconte qu'il a bénéficié de l'aide du *Dieu-Cheval* pour accomplir sa destinée.

— Le Dieu-Cheval ?

— C'est une divinité qui prend l'aspect d'un cheval pour venir en aide aux hommes de valeur. Une de ses formes les plus connues est Tayûguro, le cheval légendaire de Yoshitsune. Ces deux-là ont réalisé des prouesses, comme dévaler une falaise à Ichi-no-Tani.

Le tireur de pousse-pousse reprit sa marche et continua à parler tout en se dirigeant vers la statue.

— Le grand Kenshin lui-même prétendait que son étalon, avec lequel il avait percé une armée pour frapper son ennemi Shingen, était la réincarnation du Dieu-Cheval et lui vouait une dévotion sans faille.

Ils arrivèrent au pied de la statue. Le bras du samourai tirait les rênes de sa monture à la crinière hirsute. Des yeux du cheval s'étiraient des traces d'usure, coulant sur ses joues comme des larmes de sang. Le tireur de pousse-pousse acheva son récit :

— Mais veux-tu savoir le plus extraordinaire ?

Takeichi était suspendu aux lèvres de son guide.

— Quand son cavalier a achevé sa tâche et s'apprête à mourir, on dit que le Dieu-Cheval apparaît pour l'accompagner dans son dernier voyage.

*

Takeichi ne fit aucun progrès en violon et le cousin Isaji interrompit les leçons. Deux ans après la

disparition du baron, la baronne décéda à son tour. On trouva un époux pour la demi-sœur de Takeichi qui s'effaça de sa vie comme si elle n'avait jamais existé. L'adolescent resta seul dans la grande demeure d'Azabu. Les domestiques s'occupaient de lui et de la maison.

Le cousin Isaji lui rendait visite chaque dimanche. Une fois, il lui parla de son entrée au collège :

— Tes professeurs se plaignent de ton comportement turbulent. Ils regrettent que tu te battes sans cesse. Tu vois, j'ai des cheveux gris tant je suis contrarié par tes bêtises. Tes résultats scolaires ne sont pas si mauvais, mais comment comptes-tu être accepté dans un collège prestigieux si tu te bagarres sans arrêt ? Ce n'est pas comme ça que tu deviendras diplomate.

— Diplomate, ça ne m'intéresse pas. Je veux être soldat.

— Ton père m'a demandé de veiller à ce que tu suives la même carrière que lui.

— Je veux aller à l'école militaire !

Le cousin Isaji lui décocha une gifle. Takeichi l'esquiva et se réfugia dans sa chambre.

— Tu seras diplomate ! enragea son tuteur. Si ton père t'observe de là-haut, il doit avoir honte.

Le cousin Isaji demeura inflexible ; Takeichi fut admis dans un collège réputé pour former l'élite politique du pays. Très vite, il se fit des ennemis parmi

ses camarades et devint la cible de brimades. Souvent, à la sortie des cours, un groupe de trois ou quatre élèves l'agressait. Il résistait, se défendait avec vigueur, avant d'être mis au sol et frappé.

*

Un après-midi, il pêchait dans l'étang du gros crapaud. Sa ligne nageait sur l'eau, entre les pétales de fleurs roses. Il fut repéré par une bande d'un collègue rival. Ils se ruèrent sur lui. Il se débattit, tapa des bras et des jambes et amocha un nez, mais la pluie de coups eut raison de sa volonté. Ses adversaires l'immobilisèrent et le cognèrent.

Takeichi, le visage gonflé, gisait par terre. Les garçons le contemplaient, satisfaits.

— Il a eu son compte. On s'en va.

— Non, il ne va pas s'en tirer comme ça.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— On le balance dans l'eau.

Ils agrippèrent Takeichi, qui s'agita en vain, et le jetèrent dans l'étang.

Ils s'en allèrent en ricanant :

— Dis bonjour au gros crapaud !

Il se releva péniblement. Son corps et ses habits étaient couverts de boue et de pétales. Debout, au milieu de la mare, il était perdu, déboussolé, les pieds enlisés dans la vase.

Son regard s'accrocha à la colline d'Azabu. Il discerna le pin solitaire et la tour de guet.

Il s'extirpa de la fange. Il se mit à courir. Il avait mal, ses muscles étaient en feu, mais il courait de plus en plus vite. Si vite que des larmes flaient sur ses joues. Ses pas répandaient un son bourbeux, les passants effrayés croyaient voir un *Dorotabô*, créature hideuse échappée des rizières. « Dégagez ! » criait-il en fonçant vers le sommet de la colline.

Il arriva devant la barrière qui encadrait la tour de guet. L'écriteau indiquait : *Interdiction de monter*. Il rampa sous le portail, retira ses chaussures détrem-pées et posa son pied glissant sur le premier barreau de l'échelle. Il leva la tête, considéra l'imposante cloche suspendue vingt mètres plus haut. Il essuya la sueur, le sang et la boue sur ses paupières et commença à grimper. Ses orteils dérapaient, mais il tenait fermement l'échelle entre ses mains. Sa course éperdue l'avait éreinté, il avait soif, ses membres hurlaient de douleur. Cependant, il montait et s'élevait au-dessus de la ville. Il atteignit la frêle plateforme qui dominait Tokyo. Au-delà des habitations qui s'étendaient à perte de vue, une brume épaisse noyait l'horizon. À côté de la cloche massive, pendait un marteau. Il le saisit et frappa la cloche, encore et encore.

*